

laquelle étaient disposées deux rangées d'une dizaine de bancs de part et d'autre du chœur, pas d'ouvertures, pas de chaire, une table paysanne en guise d'autel, nue, un pupitre à sa gauche. Je m'avançais et le contact de mes pieds nus à la fraîcheur des tomettes rouges du sol me procurait un grand bienfait. Je m'assis et, le dos courbé et la tête tombante, l'état de vacuité m'emporta. Du temps a passé avant que je reprenne conscience de ma situation. Pourquoi donc avais-je été si agressif envers Monsieur le curé ?

Derrière l'autel un meuble sombre m'intrigua. Je m'approchai, c'était un retable en bois polychrome. La peinture, très abîmée, disparaissait sous la crasse, mais on distinguait encore des fragments d'allégories pieuses de diverses couleurs : rouge, jaune, vert, bleu. Un très beau meuble assurément dont la restauration aurait permis de l'exposer dignement au musée d'art sacré de l'évêché régional.

Je recueillis de l'eau du bénitier dans ma gamelle et je décidai de percer l'ampoule avec la pointe de mon couteau. J'ai vite chassé de mon esprit l'image des épines dans le crâne du Christ, c'était inconvenant, je me suis juste pincé la joue avec force. J'ai enlevé la peau morte, lavé abondamment la plaie à l'eau bénite et je l'ai séchée par légers tapotements de la serviette.

J'ai quitté Baudignon comme j'y étais entré, par la même seule rue qui s'ouvrait à la sortie du village sur les champs labourés et les côteaux boisés. La route descendait au fond d'un vallon. À la lisière, en bordure d'une clairière, je vis un petit vieux sous son béret en

train de faucher un roncier comme on fauchait à l'ancienne : avec une faux. Je me suis arrêté pour l'observer. Ses gestes en demi-cercles étaient souples et réguliers, on eut dit accomplis sans effort. Se sentant épié, il se redressa et appuya ses mains sur le manche. Je lui fis un signe : « Bonjour, ça va ? » Il a agité mollement ses doigts, haussé les épaules, hocha la tête et se remit à faucher. Il fallait bien que les vieux s'occupent. J'allais poursuivre ma route quand je m'enquis : « S'il vous plaît, vous ne connaissez pas un chemin de terre pour éviter la route jusqu'à Bordarriou (c'était le prochain village) ? » Il se redressa, passa la main sous le béret qu'il fit tourner plusieurs fois sur le crâne et après mûres réflexions se lança dans une explication en gascon très compliquée, faisant pivoter son corps, levant le bras droit ou le bras gauche, l'index tendu, selon les circonvolutions de l'itinéraire. J'ai juste mémorisé certains mots, réminiscences du parler de mon enfance : l'arriou (le ruisseau), las baques (les vaches), lou lac (le lac), lous guits (les canards), la case de lou Roger (la maison du Roger). Je lui fis préciser l'endroit exact de l'entrée du chemin et n'eus aucune difficulté à le trouver.

Celui-ci dévalait une pente assez raide sur de la terre glaise défoncée et glissante, je devais m'aider du bâton pour maintenir l'équilibre. Une épaisse couche d'argile collait aux semelles des godasses que je devais nettoyer régulièrement à l'aide du bâton ou en les raclant sur des pierres. Les douleurs se faisaient de plus en plus vives aux cuisses, aux genoux et à mes pauvres pieds, notam-

ment à l'endroit de l'ampoule, aux épaules aussi, sciées par les bretelles du sac à dos. Et puis, je souffris d'un point de côté. Je regrettais la route goudronnée comme je regrettais celle que ma vie ordinaire avait tracée jusque-là, avant que je prenne le chemin à cause de tout ce que je ne pouvais plus supporter et qui me paraissait si doux dans la situation dans laquelle je me trouvais à l'instant.

Au fond du vallon, le franchissement de l'arriou fut des plus périlleux. Il n'était pas large et n'y coulait qu'un filet d'eau, mais je m'entêtais à essayer de le traverser à pied sec. Un bond aurait peut-être suffi, cependant le sac était lourd, les jambes molles, je n'avais pas confiance. Finalement, je me décidai à mettre les pieds dans l'eau en ayant le sentiment que je les mettais dans le plat. Au sortir du ruisseau, le chemin se trouvait barré par une clôture délimitant une prairie au fond de laquelle paissait un troupeau de vaches de race pie noire.

Le chemin perdait sa trace et je ne savais plus vers où me diriger. J'observais le troupeau attentivement en quête de la présence d'un éventuel taureau, mais n'en vis pas, ce qui me rassura. Les baques étaient regroupées autour d'une mangeoire, j'en conclus que le ravitaillement s'apportait par l'autre bout de la prairie qu'il me faudrait donc pénétrer. Je dénouai non sans mal les fils de fer tenant fermé le portail rustique aménagé dans la clôture, passai, le refermai avec soin et m'engageai dans l'herbe. Le sol était défoncé par les sabots ; dès les premiers pas je me tordais les chevilles, mes pieds s'en-

fonçaient profondément dans les crevasses boueuses, je les retirais avec moult difficultés ; les vaches me regardaient étonnées ou amusées et je me mis à pleurer. Mais pourquoi donc vouloir quitter sa condition parmi le troupeau de moutons avec lequel bêler de concert avait fini par me faire braire ? Pourquoi pas la dignité de le suivre jusqu'au bout plutôt que la lâcheté de l'abandonner, tondu, au milieu du gué ? Quelle prétention ! Quel orgueil ! L'image de ce curé paisible, berger de ses paroissiens, qui m'avait ouvert les portes de l'église de Baudignon m'apparut. Baudignon aurait dû être le bout du monde que je serais parvenu à atteindre avec fierté et reconnaissance, mon île, mon paradis. J'aurais alors encore pu faire demi-tour et rejoindre les miens au chaud des habitudes et des convenances. Je levai les yeux au ciel, gris, noir en direction de l'ouest qui apportait la pluie. J'ai dû mettre plus d'une heure à traverser la prairie, les vaches étaient restées stoïques.

Le chemin se poursuivait alors tantôt dans le lit-même du ruisseau, tantôt sur l'une ou l'autre de ses rives. Sur ce parcours il avait été empierré pour permettre le passage d'un tracteur attelé sans s'embourber et, malgré de profondes ornières par endroits, la progression était assez aisée. Il me conduisit au pied d'une digue, j'en escaladai péniblement le talus herbeux et me retrouvai au bord du lac évoqué par le vieux papé. J'étais satisfait de ne pas m'être perdu. Je m'assis sur ma veste que j'étais sur l'herbe et me restaurai. Puis je descendis au bord de l'eau, me déchaussai, lavai abondamment les pieds et les chaussures. Quelques gouttes

Troisième jour

La solitude

J'avais la tête en capilotade. Mes rêves furent faits de taureaux furieux et d'aurochs en rut. J'aimais le rugby, mais je n'en connaissais pas les coulisses. J'aimais bien les vaches pies noires aussi, mais je n'aurais pas aimé avoir en face une vache de course landaise.

Je déjeunai d'un café lyophilisé et de barres de céréales trempées.

Je savais qu'à Prémau existait une crypte romane à colonnes de marbre vert et rose, vestige d'une basilique, abritant les reliques d'un saint missionnaire évangéliste de la Gascogne sauvage, mais pourquoi ne m'attarderais-je que dans les lieux saints, même si j'y avais éprouvé récemment un sentiment de calme intérieur ? Je n'étais pas parti dans un but de rencontre précise et je n'en voulais pas spécialement de mystique,

j'étais parti pour laisser derrière moi ce qui m'encombrait sans l'avoir précisément identifié et qui pourrait bien s'appeler la routine du confort.

La carte m'indiquait environ 40 kilomètres jusqu'à la ville prochaine de Forthès en Béarn par la route départementale. 40 kilomètres, n'était-ce pas présomptueux ? J'en avais soupé des chemins de traverse ; en enveloppant mes pieds d'une double paire de chaussettes, je devrais pouvoir supporter les brûlures du goudron. À l'épicerie où je m'approvisionnai, je fis part de mon projet. Avec amabilité, l'épicière me le déconseilla, la route se présentait circulante, étroite et dangereuse. Elle me proposa de passer par Labeyries, plus à l'est, où un refuge avait été aménagé et que je devrais raisonnablement pouvoir atteindre dans la journée. La tête lourde, je consultai la carte et repérai le village en question. Une petite route en lacets traversait deux autres bourgades avant de l'atteindre, en cas d'un quelconque problème de santé, je pourrais peut-être y trouver du secours. Je remerciai l'épicière.

La décision de partir fut néanmoins pénible à prendre. La corde d'amarrage me reliait encore au port d'attache, elle n'avait pas été définitivement larguée. J'aurais préféré me rendre au bureau comme tous les matins, m'y enfermer seul pour me protéger des fauxsemblants des rapports humains du travail, manger à la cantine derrière un pilier puis rentrer chez moi docilement. Il devrait bien y avoir un car au départ de Pré-

cafés surplombaient la rivière et accueillaien déjà du monde, je pris conscience de l'affluence en promenant mon regard tout autour de moi. L'abbé avait eu raison, je ne savais si c'était uniquement parce qu'elle se trouvait à la confluence de quatre voix jacquaires ou grâce à la qualité apparente de son architecture médiévale ou encore par l'existence d'un commerce artisanal et de souvenirs, mais la ville connaissait une activité touristique précoce, il faut dire qu'on était dimanche. J'arpentais la ruelle des échoppes en traînant les savates, la tête basse, et je me souvins que je devais apporter au presbytère les affaires que Jean-Baptiste m'avait prêtées.

Je traversai l'ambiance des peintres, tanneurs, sculpteurs, vanniers, dinandiers, bijoutiers, marchands de pierres rares, herboristes, et fus attiré par une exposition de tableaux dont certains ornaient le trottoir. Je fus très intéressé par la représentation picturale d'une façade en pierres abritée sous une galerie de bois ; sur la terrasse étaient disposées deux tables et des chaises en fer joliment forgé, peint en rose ou en bleu ; sur le rebord des fenêtres ainsi que sur une table ou au sol sur le pavement irrégulier d'ardoises reposaient des pots de fleurs garnis de bouquets jaunes et bleus de pensées, oranges et roses panachés de blanc de bégonias, rouges de digitales, sur l'autre table une carafe en verre soufflé et trois verres teintés ; contre la devanture était suspendue une enseigne gravée « Auberge du Pas-du-loup ». Je rentrai dans l'atelier, une femme coiffée d'un chapeau

de coton tressé et de perles en bois de diverses couleurs, assise, me tournait le dos, affairée sur une toile posée sur un chevalet.

« Bonjour Madame.

— Monsieur ? demanda-t-elle en se levant et en me faisant face.

— Voilà, je voudrais vous interroger sur un tableau exposé sur le trottoir. »

Elle sortit et, à la lumière du contre-jour, je pus apprécier de dos sa longue robe indienne de transparence voilée et un gilet de laine crochétée terriblement romantiques.

— Celui de « l'Auberge du Pas-du-loup ».

— Il vous plaît ?

— Oui, beaucoup, je le trouve d'un autre âge. L'auberge existe-t-elle ?

— Oui, elle existe.

— Est-elle à Saint-Pierre ?

— Non, elle est dans un petit village à dix kilomètres d'ici. »

Je n'aurais jamais la force de faire dix kilomètres de plus.

— Est-elle ouverte ?

— Je ne sais pas, ce tableau date de plusieurs années et je ne suis jamais retourné la voir. Mais pourquoi toutes ces questions ? »

Elle avait un beau minois picoté de taches de rousseur, des yeux mauves très doux, des lèvres fuchsia tendres et des cheveux roux bouclés tombant en cas-

cade sur les épaules, le tableau naturel m'émut beaucoup et c'est avec une voix chevrotante que j'osai lui exposer la situation :

— Voilà, je suis pèlerin et je n'ai pas trouvé de gîte pour passer la nuit. »

Elle baissa le visage dont je ne pus voir l'expression, cachée par le chapeau. Elle entra dans l'atelier en m'attirant par le bras jusque dans le patio de l'arrière-boutique, m'invita à m'asseoir à une table de jardin ressemblant à celle du tableau, m'offrit à boire dans une vaisselle identique et me questionna sur mon origine et les raisons de mon voyage. Si je lui expliquai sans hésitation d'où je venais, je fus très embarrassé sur la deuxième partie de la question : sept jours après être parti, je n'en connaissais toujours pas précisément les motivations, je lui détaillai cependant le mieux possible les petits plaisirs que j'avais éprouvés exceptionnellement dans des circonstances très particulières de solitude au sein de la nature. Cela parut l'intéresser :

— Comment qualifieriez-vous ces états de conscience ?

— Je ne sais vraiment pas, je dirais plutôt « état d'inconscience » ou alors « le vide, le vide fécond ». Il a jalonné mon parcours comme des petits cailloux rassurants ou des sources auxquelles je me suis abreuvé de gorgées d'âme en paix.

— C'est trop mignon, avoua-t-elle avec un large sourire attendri. Que diriez-vous de « lâcher prise » ?

— Je ne sais pas, le lâcher prise est un concept psychologique moderne du développement personnel, on fait beaucoup de business autour.

— Alors va pour « le vide fécond ». Vous me plaisez, je vais voir ce que je peux faire pour cette nuit, laissez votre sac à dos, allez visiter la ville et repassez dans un moment. »

Je pris la lampe frontale, la carte au 1/25 000° et la boussole et partis en quête du presbytère. L'église était située au sommet de la citadelle. Je passai sous l'arche de la porte d'entrée médiévale toute de grès rose aux linteaux sculptés et à l'élégant hourd en bois que je n'avais même pas remarquée jusque-là dans ma précipitation à trouver refuge. En haut des remparts, le panorama sur les montagnes m'impressionna : devrais-je gravir de tels sommets demain ? Le jour déclinait, leur ombre massive en était presque menaçante.

De retour du presbytère où un vieux prêtre m'avait longuement entretenu de son désarroi de voir ainsi se transformer un culte sacré en autoroute de la consommation, les rues étaient illuminées par des réverbères de style ancien rendant les façades et les devantures plus belles encore qu'à la lumière du jour. Sur le trottoir, mon artiste présentait ses œuvres à quelques passants.

« Installez-vous dans le patio, me dit-elle. »

Elle vint m'y rejoindre.

« Je n'ai pas voulu vendre « L'auberge du Pas-du-loup », je m'y suis attachée depuis tout-à-l'heure, dit-elle avec un sourire coquin. »

« Ici, les activités ne se délocalisent pas en ville, elles font leurs réputations sur place et le décor fait partie du plaisir de consommer. Oh ! Regardez là-haut, des isards ! »

Il me fallut un moment pour parvenir à localiser, la main en visière, les petites taches brunes des animaux sauvages perchés sur les rochers, le spectacle était captivant et nous eûmes du mal à nous en détacher. Nous ne serons jamais aussi libres que des animaux sauvages, pensai-je.

« Paxi était militant séparatiste, il a été tué lors d'une traque. »

De retour à Saint-Pierre en milieu d'après-midi, mon hôtesse me proposa de monter dans ma chambre pour faire une sieste. Elle n'alla pas se reposer ailleurs...

Dans le patio, devant une bière artisanale du pays, je lui avouai que je n'avais jamais connu un tel état d'abandon en de pareilles circonstances, un abandon submergé par des vagues océaniques d'outre rêve. Elle s'en voyait ravie, elle trouvait la formulation jolie et pleine de sens et me dit : « C'est ça, l'amour. » J'eus peur de m'attacher, l'amour, c'était peut-être lui aussi que j'avais voulu laisser loin derrière moi. Je lui en fis part.

« L'amour n'est pas l'attachement, c'est le respect de la liberté de l'autre, on ne peut pas se défier de la liberté. Êtes-vous sûr que c'est l'amour que vous fuyez ? »

En tout cas je n'étais pas sûr que c'était l'amour que je voulais trouver au bout du chemin, trop de faux-semblants, de compromis, de perversions.

« L'abbé Jean-Baptiste m'a parlé de vie d'ascète, d'anachorète, de cénobite. »

Elle eut un sourire angélique.

« Tout se conquiert, la liberté, l'amour, l'élévation spirituelle et rien n'est jamais acquis. Nous nous serons aimé librement vous et moi, vous poursuivrez votre chemin, vous vous abandonnerez encore, vous tomberez dans des pièges, vous aurez à nouveau la sensation du « vide fécond », vous éprouverez de la lassitude, vous abandonnerez peut-être ou bien vous atteindrez le bout, à bout de vous-même.

— Vous êtes belle, je peux dire que je vous aime.

— L'étape de demain sera longue et difficile, il y a environ 1200 mètres de dénivelés, 25 kilomètres à parcourir et plus de 9 heures de marche, il faudra vous lever de très bon matin, un refuge vous attendra à l'abbatiale de Roland sur le versant espagnol, je vous donnerai un réveil, je ne dormirai pas ici cette nuit, vous laisserez les clés de la maison dans la boîte à lettres. Vous ne pourrez pas vous perdre, le parcours est jalonné de balises avec la coquille jaune, deux traits de

sur son effort ou voulait respecter le sommeil de la nature. Cette ambiance de calme et de sécurité me convenait.

« Maintenant la piste va nous conduire sur un long faux plat jusqu'au pied de la montagne de Hunto, avertit un compagnon. »

Au cours de cette traversée le groupe s'effiloça, chacun marchant à son propre rythme, j'avais le mien, acquis dans l'étape précédente. Une sorte de règle tacite s'établissait, ni marcher plus vite qu'il n'était à chacun possible, ni retarder le groupe. Mes muscles répondaient et mon souffle était régulier. Nous étions six personnes, je marchais au côté de l'une d'elle, trois autres, plus entraînées, trottaient devant. Au bout d'un peu plus d'une heure nous atteignîmes une ferme endormie où le groupe se reforma. On s'enquit des nouvelles de chacun à voix basses, on se désaltéra. Jean-Baptiste avait été de bon conseil en me recommandant l'itinéraire qu'il avait balisé entre Baïciritz et Saint-Pierre-du-Col, un excellent entraînement. Peut-être aussi que le séjour chez mon artiste m'avait réconcilié avec une partie de moi-même et m'avait rendu confiant.

L'assaut de la montagne de Hunto s'avéra raide mais régulier, le groupe se recomposa différemment de manière naturelle, ceux qui étaient à l'aise sur le plat ne l'étaient pas forcément dans les montées et j'eus la surprise de marcher en tête. Cependant le trajet était long et je ne pus soutenir l'effort durablement, ainsi, au bout de quelque temps, je me retrouvai en queue de peloton. Je m'arrêtai pour calmer ma respiration, reposer mes

jambes et le spectacle que je vis m'ébahit : dans l'obscurité presque totale et dans un espace dont je ne voyais pas les contours mais que j'imaginai infiniment vaste, de minuscules lucioles dodelinaient de la tête et s'acheminaient à la queue-leu-leu à la conquête des étoiles. Nous sommes peu de chose et nous courons tous vers le merveilleux, pourquoi ? Je laissai le groupe progresser le temps de reprendre des forces, je savais que je le rejoindrai, je me sentais léger. Après une très longue ascension en solitaire, je retrouvai mes amis au sommet, accoudés autour d'une table de pierre qui s'avéra être une table d'orientation, malheureusement le paysage était dans la nuit. Un vent froid soufflait par rafales et chacun avait enfilé une veste de protection. L'on remplit nos gourdes à une fontaine qui distribuait une eau glacée et l'on fit une pose casse-croûte. Le silence était quasi total et nous ne l'interrompions que pour échanger quelques informations sibyllines mais nécessaires sur la forme physique, le moral, la difficulté du parcours. Nous marchions depuis plus de deux heures et personne ne m'avait interrogé ni sur mon identité ni sur mes intentions, j'appréciais. Nous devons grimper encore un petit sommet puis au bout d'une longue ligne de crête nous atteindrions le refuge d'Orisson.

Là, nous rencontrâmes d'autres jacquets, nous échangeâmes des poignées de mains et des renseignements sur la météo prévisible, sur l'état de la voie. J'appris que le beau temps ne serait pas garanti toute la journée et que la frontière espagnole se trouvait à deux